

Alexis Navacelles



QUAND LE VENT SOUFFLAIT DE
MOSTAGANEM

Alexis Navacelles

Quand le vent soufflait de Mostaganem

© Alexis Navacelles, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1164-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉAMBULE

Je suis ce qu'il est convenu d'appeler un écrivain raté. Mais cette expression, aussi cruelle qu'injuste, je la retourne contre toi, lecteur ingrat et superficiel. C'est toi qui m'as raté ! Tu t'es bêtement privé de tout ce que j'avais à t'apporter. Tu es passé à côté de moi sans me voir, sans remarquer mon talent. Je sais manier la plume pourtant, et avec dextérité. Mais tu préfères les auteurs bankables, du genre de ceux qui passent à La Grande Librairie. Eux bien sûr, sont de vrais virtuoses de la langue de Molière, sinon Busnel ne les aurait pas conviés, n'est-ce pas ? Heureusement, il laisse sa place à un autre. Bon débarras ! Mais cet Augustin Trapenard ne me dit rien qui vaille. Augustin « Traquenard », oui ! Moi, je n'ai jamais eu « l'honneur » d'une invitation brosse à reluire parmi ces singes savants pour y faire des grimaces. Je mets le mot honneur entre guillemets car, pour moi, il s'agit plutôt d'une flétrissure. Je n'ai en effet que mépris pour ces animateurs et leurs chouchous, tous bardés de diplômes. Avec eux, si tu n'as pas été formaté par des années de fac, cette fabrique de clones, tu n'as aucune chance. Mais ça ne suffit pas : il faut avoir été édité à compte d'éditeur. L'autoédition est bannie de cette émission au conformisme affligeant. Les personnalités fortes, singulières, détonneraient trop parmi ces pies jacassantes et bien élevées. Alors tu restes chez toi à regarder ces paons prétentieux se pavaner, et faire la roue devant les caméras. Tu les écoutes pérorer et glousser, jusqu'à l'écœurement. Ils sont fiers de leur prose retouchée, triturée par leur cher éditeur, jusqu'à la rendre méconnaissable. Tout ça pour caresser le lecteur dans le sens du poil. À ce dernier, il lui faut du sexe et du sang, le tout agrémenté de quelques bonnes scènes de torture. Ose me dire le contraire, lecteur sans vergogne. Moi, je suis trop pur pour flatter ainsi tes bas instincts. Mes romans sont sains, et ça, les éditeurs ne te le pardonnent pas. Surtout lorsque tu es inflexible et intransigeant avec tes valeurs. Ils aiment ces écrivillons qui savent baisser leur pantalon... ou soulever leur jupe ! C'est ça, ou être relégué à tout jamais dans les limbes de la littérature. C'est le prix à payer pour avoir une chance d'être lu, d'être élu. Aussi n'ai-je qu'un regret : avoir perdu mon temps et mon argent avec ces vulgaires commerçants qui ne pensent qu'à la rentabilité, et se moquent bien du génie. Pire que des négociants, je les considère comme des maquereaux qui relèvent, une fois par an, les compteurs pour leurs gagneuses. On appelle ça des droits d'auteur ! Mais toi qui lis ces lignes, tu ne vauds pas mieux qu'eux. Si tu as mon ouvrage entre les mains, c'est parce que j'ai bien orchestré mon suicide. Oui, du jour au lendemain

je suis devenu célèbre (je n'ai aucun doute là-dessus), grâce à ma spectaculaire mise en scène. Tout cela, je le verrai de « là- haut ». Je parle ici comme si j'étais déjà mort, car ma décision de mettre fin à mes jours est irrévocable. J'irai jusqu'au bout de mes funestes projets. Grâce à cette soudaine notoriété, je sais que je trouverai enfin un éditeur et un lectorat, tous deux avides de sensationnel. J'ai fait le nécessaire auprès d'un notaire pour que mes dernières volontés soient respectées. C'est lui qui veillera sur ma carrière d'écrivain mort et qui remettra, en mains propres, le double du présent manuscrit à ma chère Jo, la femme de ma vie. Je lui ai déjà dit que si je partais avant elle, tout en lui cachant mes intentions, il y aurait quelque chose à son attention à retirer chez maître Flavier, notaire à Vizille. Ce sera ma lettre d'adieu à moi. Elle en aura la primeur et comprendra, j'en suis sûr, le sens de mon geste... plein d'espoir ! Je veux que mon éditeur, quel qu'il soit, Gallimard mis à part, commence par la publication du présent récit, tel quel, bien évidemment. Pas de compromission ! C'est aussi ce dernier qui devra me représenter auprès des médias, toute honte bue. Cette autobiographie qui, de mon vivant, serait complètement passée inaperçue, rencontrera enfin le triomphe qu'elle mérite. Si j'avais eu la chance d'être un comédien ou un chanteur adulé, ou bien encore un homme politique en vue qui signe un texte qu'il n'a pas écrit, je n'en serais pas arrivé à ces extrémités. La seule renommée de ces gens-là suffit à faire vendre au minimum 100 000 exemplaires de leur prose, ou plutôt, celle de leur prête-plume. Par malheur, je n'ai pas non plus fait de la prison. Je ne me suis pas drogué, je n'ai pas couché sous les ponts, je n'ai pas fait le trottoir, toutes choses qui contribuent à faire publier de douteux talents. Moi, je n'aurai eu que mon suicide pour sortir de l'anonymat et me faire ouvrir toutes grandes les portes des maisons d'édition. Après cette publication, ce sera le tour de mes romans, jusque-là tous refusés. Quant à ma rétribution annuelle, moi qui suis sans postérité, c'est ma compagne qui en bénéficiera. J'espère de tout cœur mon amour, qu'il te restera assez de temps à vivre pour ce faire. Car nous n'avons pas su régler nos pendules sur la même heure toi et moi ! Cependant, si j'en juge par la longévité de ta mère et de tes sœurs aînées, ton hérédité parle pour toi. Mais je sais trop bien ce que tu penseras en lisant ces mots : que tu aurais mille fois préféré continuer à vivre pauvre mais avec moi à tes côtés, plutôt qu'aisée et désespérément seule. Oui, je sais l'immense douleur que je vais te causer mon Eurydice, quand je te ferai ce sale coup. Mais il faut croire que mon besoin d'être reconnu est encore plus fort que l'amour profond que je te porte. Ces dispositions légales sont celles d'un auteur enfin rentable ! Oui, pour retenir ton attention, maudit lecteur, vil

charognard, il aura fallu que je meure ! Alors, tant que je le peux encore, je veux que tu saches à quel point je te hais, car je te tiens pour responsable de ma mort imminente, de mes échecs, et de l'incommensurable chagrin que ressentira celle que j'ai tant aimée. Je t'avais pourtant laissé une chance de m'apprécier ou plutôt, de tenir en haute estime ma capacité à raconter des histoires quand, au bout de plus de vingt ans, las d'envoyer mes manuscrits à des dizaines de maisons d'édition, j'ai tenté la mésaventure de l'autoédition. Ah ça ! je peux dire que je n'ai pas ménagé ma peine ni mon argent pour goûter enfin à la gloire littéraire. La promotion de mes ouvrages m'aura mis sur la paille. Personne ne pourra me reprocher, après la lecture de mon autobiographie, de n'avoir pas tout fait pour éviter cette gloire posthume qui rime si bien avec amertume. Pour en revenir à tous ces salauds de « macs », il y en a un que j'ai vraiment dans le collimateur : Gallimard ! Celui-là, je lui réserve un chien de ma chienne. Tu sais déjà de quoi il retourne, puisque tu es en train de lire ces lignes, toi qui te repais du malheur des autres. Les médias en auront fait leurs choux gras, c'est certain ! Pour moi, naïf que j'étais à mes débuts, c'était « Gallimard ou rien ». C'est pourquoi, durant 5 ans, je lui ai expédié tous mes romans. En vain. Pauvre autodidacte que j'étais, je ne faisais pas partie du sérail, cet aréopage issu de l'université. Oui, cette célébration post mortem, je m'en serais bien passé. D'autant plus que tu concluras certainement, espèce d'empaffé, que j'aurais pu et dû susciter ton intérêt de mon vivant. Mais comment se fait-il que tu sois encore là à me lire alors que je t'agonis d'injures ? Tu n'as donc aucune fierté ! Il faut croire que tu aimes la trique ! On forme un beau couple sadomaso toi et moi, non ? Mais je ne veux pas te faire languir plus longtemps, car je te sens impatient d'en savoir plus sur un homme capable d'un tel acte pour se hisser au rang d'auteur à succès. Tu verras que ma vie comporte tous les ressorts romanesques d'une bonne fiction. Mon existence chaotique est émaillée de rencontres atypiques et d'expériences insolites. En voici un petit avant-goût. J'ai connu la trahison et subi le chantage affectif d'un entourage familial rendu paranoïaque par la faute d'un pervers narcissique qui sème la folie dans les têtes, et la haine dans les cœurs. On m'imposa un tuteur, comme si j'étais un déficient intellectuel, moi qui ai fait de la comptabilité jusqu'au bilan et fus un adhérent repenté d'un ghetto élitiste basé sur le QI ! Tu en veux encore ? Alors lis la suite. Victime d'une véritable cabale fomentée par la personne hautement toxique précitée, je devins un intrus dans ma propre maison. Et ce n'est pas tout. J'ai aussi fait partie d'une secte dite « redoutable », qui pourtant m'apporta beaucoup sur le plan spirituel. Durant cette courte période, la vie pétilla comme des bulles

de champagne. Je continue l'énumération. J'ai vécu quelque temps dans une communauté agricole et religieuse sise dans les Alpes de Haute-Provence. J'ai exercé le métier de magnétiseur et celui de biographe, ce dernier, malgré moi. Je suis descendu aux Enfers chercher ma bien-aimée qui n'était plus elle-même. J'ai été accusé à tort d'agression sexuelle par ma belle-fille, la cadette de mon amie, celle qui est mariée avec le manipulateur cité un peu plus haut. Tu découvriras surtout que je n'ai pas toujours été cet auteur amer et insultant que je suis devenu à cause de toi. Longtemps en effet l'esprit humaniste de la Renaissance m'a animé. Mais tu m'en as vraiment trop fait bavé, et voilà le résultat, enfoiré !

TU CROIS QU'IL VA VIVRE CELUI-LÀ ?

C'est par cette question, pleine de délicatesse et posée à voix haute, que je fus reçu en ce bas monde. Ça commençait mal. Naître sous de tels auspices n'est pas bon signe. Cette interrogation était adressée par ma grand-mère paternelle à sa sœur, sage-femme. C'est cette dernière qui aida ma mère à accoucher du petit prématuré que je fus. Je devins très vite *le petit chat écorché* de « Gomez le Riche », autre fin psychologue. C'est l'histoire hors norme du père de ce connard, mon arrière-grand-père paternel, que je te raconterai plus bas. Pour en revenir au comité d'accueil qui présida à ma naissance, c'est ma mère qui m'en rapporta les paroles de bienvenue. Tout ceci se déroula dans la demeure de mes parents. Le « colis » fut donc livré à domicile. C'était une maison jumelle de celle où vivaient les beaux-parents de ma génitrice. Et la cohabitation ne fut pas un long fleuve tranquille. Mais n'anticipons pas, et revenons à nos moutons. Un mouton noir en ce qui me concerne. Mais tu peux aussi me comparer, si tu as assez d'imagination pour ça, ce dont je doute, au vilain petit canard d'Andersen. Sauf que je ne deviendrai jamais un cygne. Et, pour filer la métaphore, je dirai que sur cette terre j'y aurai laissé des plumes. En plus d'être venu au monde avant terme, j'avais les pieds noirs. Je suis né en Algérie, pauvre idiot ! Que t'étais-tu donc mis en tête ? J'ai vu le jour à Mascara, pour être précis. À quelle date ? Ça ne te regarde pas. Sache seulement que nous étions en pleine guerre d'Algérie. Mais je peux te donner l'heure si tu y tiens : 11 heures très exactement. Comment je le sais ? Grâce au clocher de l'église toute proche qui se mit à sonner au moment où on m'extirpait du sein de ma mère. C'est le glas qui aurait dû retentir alors. Ça aurait été prémonitoire.

Contre toute attente, et grâce aux soins attentifs et à l'amour de mes parents, je survécus, malheureusement ! Je devins même vigoureux et très chiant. Le moins que l'on puisse dire c'est que je ne ressemblais déjà pas à mon prénom : Félix. Quand je pense que mes parents m'avaient ainsi prénommé pour me porter bonheur ! Je vais maintenant te narrer comment ils ont vécu les « Événements d'Algérie ». Bel euphémisme pour occulter toutes les exactions perpétrées par les deux camps, au cours d'un vrai conflit armé. Une guerre fratricide aux yeux de mon père : pour lui c'était des frères qui s'entretuaient. Sa nouvelle religion était à l'origine de cette prise de position. Pour lui, tous les belligérants étaient des enfants de Dieu ! En cela, il était proche de ces « soldats du refus », tous communistes et ouvertement pro-indépendantistes, soutenus par Albert Camus. Mais ceux-ci, considérés comme déserteurs, se retrouvèrent vite derrière les

barreaux. Mon père, en faveur de l'indépendance de l'Algérie lui aussi, mais dans le secret de son cœur, se contenta de faire ses rondes sans balles dans son fusil : « Tu ne tueras point » est l'un des Dix Commandements. Papa de deux enfants, il lui a fallu garder le silence sur ses idées progressistes. Il ne pouvait se permettre une incarcération. À propos de sa religion, il s'agirait plutôt d'une secte d'obédience protestante. Par respect pour ses membres, loyaux et courageux, je tairai son nom. Qu'il te suffise de savoir que cette pratique avait le double tort de s'être émancipée de l'église catholique, et d'avoir pour jour de repos non pas le dimanche, mais le « shabbat » ou samedi, comme les juifs ! Ces deux caractéristiques ne seront pas sans inconvénients pour moi, dans un très proche avenir. Mais, pour l'heure, à Mascara, ce sont mon père et ma mère qui s'attirent les foudres de ma grand-mère. Celle-ci s'acharne sur mes hérétiques de parents. Sur ma mère, surtout, quand mon père est au travail. Elle ne supporte pas cette belle-fille qui lui a volé son fils. Cette conversion qui serait soi-disant à l'origine de son agressivité, n'est pour elle qu'un prétexte pour exercer sa féroce vengeance de mère abusive. « Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Seriez-vous devenus fous, vocifère-t-elle. À quoi ça rime toutes ces simagrées ? Vous ne pouviez pas rester catholiques comme tout le monde, au lieu d'imiter les juifs ! À quand la kippa sur la tête ? Et ces nouveaux amis qui ont l'audace de venir étudier et commenter la bible, à côté de chez moi ! Ancien et Nouveau Testament, en plus. Il faut laisser ça aux curés ! ... » Le plus beau, dans cette triste affaire, c'est que ma grand-mère ne croyait ni en Dieu ni en Diable !

Mais ces attaques presque quotidiennes n'étaient rien en regard de l'angoisse que ma mère éprouvait quand mon père devait s'absenter pour effectuer ses gardes territoriales dans les quartiers chauds de Mascara. Celle-ci fut le théâtre d'attentats aveugles et d'horribles assassinats depuis la « Toussaint rouge », le 1er novembre 54. Pour en revenir à celle qui m'a enfanté, elle se tenait debout, toute la nuit, derrière le rideau de la chambre de ses deux fils, un revolver chargé à la main. Elle sursaute et se crispe chaque fois qu'elle voit une ombre furtive glisser dans la rue. Elle veille sur ma jeune vie et celle de mon frère cadet. Trois jours auparavant, nos voisins, un vieux couple sans histoires, se sont fait assassiner à coups de hache. Mon père détestait ce quartier qu'il devait surveiller et contrôler. Il lui fallait passer devant un des nombreux centres de détention où des atrocités étaient infligées aux fellaghas et à leurs soutiens, pour les faire parler. Mon père entendait distinctement leurs hurlements de douleur, et ça lui donnait envie de vomir. Pas moins de 76 bâtiments consacrés à la torture dans la

seule wilaya de Mascara. Voilà pour mes parents. Mais, dans sa belle-famille, mon père comptait ce qu'il faut bien appeler des racistes. Comme son beau-père par exemple, une force de la nature capable d'assommer un cheval d'un coup de poing. Auxiliaire officieux et précieux de la gendarmerie française, il se servait de ses énormes paluches pour passer à tabac les autochtones appartenant au FLN, afin de leur arracher des aveux. C'est chez ce genre d'homme que la soeur de ma mère, au destin hors du commun, vécut son enfance et son adolescence. Toutes deux furent arrachées l'une à l'autre après le décès de leur mère. La mienne fut élevée, ou plutôt rabaissée par sa tante, une véritable marâtre. L'un des fils de cette grand-tante que j'ai malheureusement connue, fut un membre haineux et virulent de l'OAS. Ses frères et sœurs partageaient ses idées et sa détestation des « bounouls », des « ratons » ou des « bicots », autrement dit, des maghrébins. Mais éloignons-nous de cette pestilence, et parlons plutôt de « Manuel le Chevrier », mon arrière-grand-père paternel.